

Avant-propos

Un livre tant attendu

Lydia Flem

« Lorsque, au tout début des années 70 du siècle passé, j’ai annoncé à mes professeurs d’archéologie ancienne que j’avais l’intention d’écrire un mémoire de fin d’études sur le dieu Priape, leurs réactions ont été immédiates : “Pourquoi Priape : il est si laid alors que les dieux sont si beaux.” D’autres ont ri... »

Maurice Olender avait noté cette phrase pour l’introduction qu’il se réservait de rédiger après avoir achevé « son *Priape* », ce dieu risible, qui pose plus de questions qu’il n’apporte de réponses.

Dans cette intention, il avait griffonné un autre début possible :
« *Comment j’ai fait ce livre...*

Ce livre est un vieux livre. Il est né il y a plus d’un demi-siècle, en 1970, au moment où j’entame mes premières recherches sur le dieu Priape à l’Université Libre (*sic*) de Bruxelles. [...] En 1978, une des toutes premières publications, dans une revue de Beaubourg : “Les malheurs de Priape. De la fécondité contagieuse à l’impuissance du phallocrate”. La même année j’écris “De l’absence de récit”. »

Dans ses notes préparatoires se trouvait également cette page qui évoque un *non-livre* :

« J’ai longtemps rêvé de faire un livre sur Priape sans y parvenir.

Après plus d’un demi-siècle, où j’ai publié un certain nombre d’études sur Priape, voici, en vrac, les pièces d’un puzzle où les lecteurs trouveront quelques aspects d’un petit dieu au sexe tendu que les Anciens eux-mêmes avaient de la peine à distinguer tant il ressemblait à d’autres figures semblables. Comme les textes anciens qui témoignent de l’“existence historique” de ce dieu sont faits

eux-mêmes de pièces et de morceaux rapiécés par les copistes et les scholiastes au fil des siècles, faire le récit d'un dieu dont la cohérence n'a cessé d'être interrogée par les Anciens et les Modernes, ce n'est peut-être pas par hasard que mon projet aboutit à un *non-livre* : un échec de fabriquer un tableau cohérent d'un dieu qui a servi à tous ceux qui s'en sont servis dans leur domaine propre, les uns pour en faire un dieu de la fécondité, les poètes galants pour raconter la nature et la "sauvagerie" para urbaine... les gnostiques... enfin les archéologues pour ne pas comprendre comment un potier nommé Priapos fabriquait des vases phalliques deux siècles avant l'apparition du dieu dans les premiers documents historiques... et nous au XXI^e siècle pour penser quelque chose des discours mobilisant le corps du citoyen comme lieu politique... dont Priape pourrait être un révélateur social. »

Maurice Olender travaillait sans relâche, en particulier durant le confinement lié au Covid-19. Jusqu'au 27 octobre 2022, il chercha à parachever l'œuvre de toute une vie. Un sentiment d'urgence l'animait, inquiet que le souffle, dans son sens le plus concret, lui manquât. Avec ardeur, souvent tard la nuit, parfois encore à son bureau à l'aube naissante, il écrivait, entouré de plusieurs tables chargées de piles d'ouvrages de l'Antiquité comme des textes les plus récents. Entre joies et découragements, il se battait pour conduire au plus loin la forme définitive. À quelques détails ou doublons près, il avait réussi, bien qu'il ne voulût pas l'admettre.

Le 11 octobre 2022, il laisse cette note testamentaire : « Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché de faire ce livre comme je l'imaginais. Ce qui n'interdit pas de publier un "Priape en fragments". »

Anticipant une œuvre inachevée, il s'était tourné vers son ami et collègue de toujours, Philippe Borgeaud – jadis rencontré grâce à Jean-Pierre Vernant –, pour lui demander d'éditer ce livre tant attendu, devenu au fil du temps presque une légende. Le 24 juillet 2022, Maurice s'adressait à Philippe : « Mes mails te montrent que je travaille et que peut-être même j'avance presque – chose improbable pour Priape... Donc question saugrenue... [...] Y a-t-il beaucoup de dieux qui n'ont aucune descendance comme

Priape ? Y a-t-il une liste des dieux n'ayant pas enfanté, des dieux stériles comme Priape ? À suivre. »

Et déjà le 4 avril : « Dis-moi les jours et heures où je peux te parler, de toi bien sûr, mais aussi cette fois-ci de mes projets éditoriaux (Priape, oui, et Baubô, précisément) et te demander des conseils pour les temps à venir. » Après un long coup de téléphone, Philippe lui confirme : « Baubô est sur ma table » et Maurice lui répond aussitôt : « Merci, cher Philippe, pour ton mot d'avenir commun – la joie de la nourriture... Peut-être un jour deviendras-tu ainsi mon éditeur. »

Après la disparition de Maurice, j'ai réalisé que, depuis le début de notre histoire, Priape nous avait toujours accompagnés : dans les conversations de notre vie quotidienne comme lors de nos étés à Belle-Île (deux ou trois valises lui étaient dédiées sans qu'elles soient quasi jamais ouvertes tant d'autres écritures et lectures le retenaient de s'y plonger) ou lors des nombreux voyages dont le petit dieu s'imposait comme prétexte officiel : à Amsterdam, Rome, Naples (dans les enfers du Musée archéologique) comme à Venise, Jérusalem, Genève, Zurich, Berlin ou Princeton et même à Pékin.

Comment oser désormais ouvrir son ordinateur sans sa présence, me promener dans l'arborescence complexe de ses dossiers, sous-dossiers et multiples fichiers sans en déséquilibrer l'intégrité, ou simplement garder intactes les précieuses dates d'ajouts ? Pour tenter de résoudre ce dilemme, j'avais décidé de dupliquer le contenu de son portable dans le mien, qui aussitôt – les machines ayant un inconscient, c'est bien connu – explosa. Après réparation, et avec l'aide de notre fille Selma, j'ai pu collecter les éléments épars du manuscrit : choix du titre et table des matières, textes terminés ou presque aboutis, bibliographies et notes à compléter, annotations multiples. Je me suis alors tournée vers Philippe pour honorer le désir de Maurice. Finalement, ce ne sont pas des fragments qui sont ici réunis mais un authentique livre, à l'extrême fin de son processus de création. Il lui manquait une « sage-femme », un accoucheur, rôle que Philippe Borgeaud a d'emblée accepté de jouer, réussissant à relever cet intimidant défi. Son enthousiasme, son érudition, sa force de travail n'ont jamais failli. C'est avec

gratitude, et une grande émotion, que je le remercie d'avoir rendu possible ce livre posthume.

Priape. Le phallocrate impotent a été pendant plusieurs décennies un ouvrage en quête d'éditeur. Après que Maurice a soutenu son mémoire en 1973, c'est un vieux savant hollandais, Maarten Jozef Vermaseren, qui invita le jeune chercheur à publier chez E. J. Brill. Sa mort interrompit leur collaboration mais dans un volume d'hommage, paru en 1978, Olender lui offrit ce texte : « Éléments pour une analyse de Priape chez Justin le Gnostique », devenu ici l'un des chapitres.

Peu après, Yves Bonnefoy lui commanda pour son *Dictionnaire des mythologies* (1981) l'article « Priape, le dernier des dieux ». À cette occasion, une profonde amitié se noua entre les deux hommes. Yves Bonnefoy manifesta dès lors son souhait de publier le futur livre dans sa collection « Idées et recherches » chez Flammarion, ce qui ne se fit pas davantage. En juin 1990, sur l'amicale insistance de Marc Augé, alors directeur de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Olender soutint sa thèse sous la direction de Nicole Loraux. Avant sa soutenance, il lui avait adressé cette lettre si olenderienne :

« Un mot sans détour. Car, tu le sais, ce que je te dois, aujourd'hui, et depuis bien longtemps, c'est de m'avoir donné cette confiance qu'il faut pour entreprendre un travail de fait, toujours impossible [...]. C'est cette confiance, dont la seule raison est l'amitié, que tu m'as donnée. Que je te dois, pour toujours. [...] Je n'ai jamais vraiment cru que l'existence était plausible : je ne le croirai sans doute jamais. J'ai donc tant misé, c'est vrai, sur une esthétique de l'amitié, sur ce qui se compose, au jour le jour, comme une œuvre jamais achevée. À cet ouvrage, tu n'as jamais manqué un instant. Par la rigueur de ton attention, et une sensibilité, toujours si juste, aux moments où tu sentais que je ne savais pas bien où j'en étais dans un travail qui, comme d'autres métiers, est impossible. »

Nommé ensuite à l'EHESS, Maurice Olender consacra son séminaire du jeudi soir, de 1990 à 2014, aux « Savoirs religieux

et genèse des sciences humaines », lieu d'une recherche et d'une pensée toujours en mouvement. Débordant largement de son travail sur la sexualité des dieux anciens, il porta ses explorations toujours plus loin autour des questions de l'altérité, que ce soit par le sexe, la langue, la religion ou la race.

On ne s'étonnera donc pas de découvrir, après ce *Priape. Le phallocrate impotent*, d'autres volumes à paraître dans les années à venir. Son livre *Les Langues du Paradis* (1989), unanimement salué par la communauté savante, étudié désormais comme un classique, n'était en réalité que le deuxième volume d'une œuvre pensée en trois tomes, à savoir : I, *De l'hébreu au sanscrit – ou des Pères de l'Église à Voltaire* ; II, *Aryens et Sémites. Un couple providentiel – de Herder, père du romantisme, à Ignaz Goldziher, fondateur de l'islamologie* ; et III, *Race et destin. De Renan (1859) à Heidegger (2015)*.

La longue durée des mentalités rend ses textes plus que jamais d'actualité. Tel aussi le manuscrit achevé sur la déesse qui a fait rire Déméter en lui exhibant son sexe : *Baubô, la déesse vulve*.

Olender avait esquissé des pages de remerciements. C'est à Claire Préaux, sa professeure à l'Université libre de Bruxelles dans les années 1970, qu'il pense en premier lieu : « C'est grâce à l'initiation à la lecture des textes anciens, et à ses séminaires, que j'ai pu achever un premier mémoire sur Priape (400 pages). » Sur les conseils de celle-ci, il s'adresse à Marcel Detienne. « Ici, à Bruxelles, lui avait-elle prédit, dans le meilleur des cas vous porterez la mallette d'un professeur pendant vingt ans. Vous êtes brillant, on ne vous aime pas. Allez à Paris, vous y serez comme chez vous. »

À la grande surprise de Maurice, Marcel Detienne lui fixe par retour de courrier un rendez-vous, l'invite à déjeuner et, dans la foulée, l'emmène au séminaire de Jean-Pierre Vernant au Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes, rue Monsieur-le-Prince. Maurice racontait volontiers sa surprise et sa fascination de découvrir un grand professeur qui mimait, comme sur une scène de théâtre, la boiterie d'Œdipe pour accompagner ses analyses savantes.

Arrivé à Paris en 1973, boursier et pensionnaire étranger à l'ENS-Ulm durant deux années successives, il se voit intégré, dès 1974, au Centre dirigé par le trio formé par Jean-Pierre Vernant, Marcel Detienne et Pierre Vidal-Naquet, en compagnie d'autres chercheuses et chercheurs qui deviendront tout à la fois des collègues, des amis et, plus tard, des auteurs de sa collection « La Librairie du XXI^e siècle ». Grâce à sa curiosité infinie, son art de ce que les Grecs anciens nomment le *kairos*, la capacité à saisir sans hésitation la chance qui se présente, son cercle intellectuel et amical ne cessa de s'élargir, composant sa véritable famille, une famille choisie. Un jour, sûrement, cette histoire sera racontée.

Par la beauté de son écriture, l'infinie nuance de sa pensée, l'exigence esthétique et politique – les deux, à l'évidence pour lui, faisaient couple –, Maurice Olender était un *poète-érudit* qui, comme bien des artistes, connaissait la difficulté de « lâcher » son travail-toujours-encore-en-cours. Il aimait reprendre l'expression de son ami Claude Royet-Journoud : « Poursuivre, puis commencer. »

La perspective de mettre un point final à cette œuvre qu'il n'avait cessé d'enrichir, de peaufiner, de complexifier, portait une part d'inquiétude et d'étrangeté. Comment accepter de quitter l'ombre cachée de soi-même ? Car il n'est pas impossible d'imaginer qu'il s'était senti quelque affinité élective avec ce petit dieu si peu conforme à l'assemblée des déesses et des dieux de l'Olympe, ce petit dieu en marge des règles de la majorité.

Maurice Olender confia peut-être l'un des chiffres secrets de son *Priape. Le phallocrate impotent* dans une page nommée « post-fantôme » : « Souvent il a rêvé que sa mère avait raison en lui disant qu'il aurait dû naître fille : il aurait pu se réfugier dans son propre creux plutôt que d'être obligé d'exhiber un sexe qui ne sert à rien si ce n'est à effrayer les oiseaux. Un sexe impotent qui revendique un pouvoir qu'il n'a pas. »